Charlotte

Essex, Angleterre, route de Londres,
8 septembre 1761

Comme tous les membres de l'aristocratie allemande, la princesse Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz avait reçu d'illustres prénoms.

Sophie, en hommage à sa grand-mère maternelle Sophie-Albertine d'Erbach-Erbach, comtesse de naissance et duchesse par alliance.

Charlotte, en hommage à son père Charles-Louis-Frédéric de Mecklembourg-Strelitz, qui était hélas mort avant de pouvoir assumer le rôle de chef de famille.

Et puis il y avait tous ces glorieux duchés et principautés qui figuraient dans son arbre généalogique : Mecklembourg-Strelitz, Erbach-Erbach, Saxe-Hildburghausen, Schwarzbourg-Sondershausen, et même Waldeck-Eisenberg, si l'on remontait plus loin dans la lignée.

Charlotte était très fière de tous ces noms à rallonge. Mais celui qu'elle préférait, c'était Lottie.

Lottie, tout simplement.

Non qu'elle ait un penchant pour la sobriété. Au contraire, elle affectionnait les énormes perruques et les toilettes somptueuses. En matière d'art et de musique, elle appréciait la flamboyance. Et elle-même était d'une nature plutôt complexe.

Non, si elle aimait ce diminutif, c'était parce qu'il n'était employé que par les rares personnes qui la connaissaient bien.

Qui savaient, par exemple, que son dessert préféré était la tarte aux framboises et aux abricots au printemps et le

strudel aux pommes en hiver – en réalité, Charlotte avait le bec sucré et n'importe quelle douceur aux fruits faisait sa joie.

Ou qui savaient que, petite, elle adorait nager dans le lac, près du château de Mirow.

Quand sa mère lui avait interdit la baignade sous prétexte qu'elle était trop grande pour se livrer à de telles frivolités, Charlotte ne lui avait pas adressé la parole pendant trois semaines. Elle avait fini par rédiger un document d'allure très officielle qui stipulait ses droits et devoirs. Ses arguments n'avaient pas vraiment convaincu la princesse, et Adolphe, le frère aîné de Charlotte, avait dû intervenir pour que la mère et la fille fassent la paix.

Charlotte, avait-il argué, avait su plaider sa cause avec logique et finesse. Cela méritait récompense.

C'était d'ailleurs Adolphe qui, à l'origine, l'avait appelée Lottie. Il était son frère préféré.

Du moins l'était-il encore tout récemment.

Aujourd'hui, elle était furieuse contre lui. Car en dépit des suppliques qu'elle lui adressait depuis trois semaines, il était décidé à la marier à un inconnu.

— Tu es raide comme une statue, la taquina-t-il alors qu'ils faisaient route vers Londres.

Charlotte avait très envie de l'ignorer tant qu'il leur resterait à tous deux un souffle de vie. Mais il fallait admettre que c'était une réaction puérile, d'autant qu'ils étaient enfermés dans cette maudite voiture et qu'il subsistait encore de nombreuses lieues à parcourir.

Elle était furieuse et elle s'ennuyait. Or la colère et l'ennui faisaient rarement bon ménage.

— Les statues sont des œuvres d'art, rétorqua-t-elle avec hauteur.

— Des œuvres d'art qui suscitent l'admiration. Toi, quand on te regarde, on a juste envie de rire. Tu n'as pas bougé d'un millimètre depuis six heures !

Il s'aventurait sur un terrain dangereux. Charlotte darda sur lui un regard meurtrier.

— Mon cher frère, ma robe est en soie de Lyon, incrustée de saphirs indiens et doublée de dentelle ancienne. Si je gigotais en tous sens, les saphirs déchireraient la dentelle. Est-ce *vraiment* ce que tu souhaites ?

La question était purement rhétorique et tous deux le savaient.

— En outre, je porte un corset à baleines.

— À baleines ?

— Oui. Fabriqué avec des fanons de baleine. Figure-toi que des animaux ont été sacrifiés pour que je puisse porter cette robe.

Adolphe se mit à rire.

— Lottie…

— Je te prie de ne pas m'appeler comme ça. Comme… comme un grand frère qui s'adresse affectueusement à sa petite sœur.

— Voyons, *Liebchen*, tu sais que je t'adore.

— Alors pourquoi ai-je l'impression d'avoir été pomponnée comme une truie qu'on mène à l'autel ?

— Charlotte !

— Va-t-on me mettre une pomme dans la bouche ?

— Le roi t'a choisie. Il te fait un immense honneur.

— Mensonge. Voilà précisément ce qui me fait bouillir. Tu mens comme un arracheur de dents, Adolphe.

Pourquoi avait-elle été distinguée ? Il y avait sûrement une excellente raison qu'elle ignorait pour l'heure. En tout cas, elle savait bien que ce n'était pas pour ses mérites personnels et qu'il n'y avait certainement pas de quoi se rengorger.

George III, roi de Grande-Bretagne et d'Irlande, avait tout à coup décidé que Sophie-Charlotte de Mecklembourg-Strelitz serait sa future reine. Et bien qu'il n'ait pas daigné se déplacer en personne, ses émissaires avaient fait le voyage jusqu'à Mirow.

Or, même si Charlotte adorait le berceau de son enfance, ses lacs paisibles, ses paysages verdoyants, elle avait bien conscience que le duché de Mecklembourg-Strelitz était l'un des plus petits États souverains du Saint-Empire romain

germanique. Il y avait quantité d'autres duchesses et princesses à marier dans ces principautés.

— Je ne mens pas. C'est un fait irréfutable. Le roi t'a choisie, toi et nulle autre, insista Adolphe.

— Vraiment ? Et sur quels critères s'est-il fondé ? Il lui fallait une femme de sang royal en âge de procréer, ayant reçu une bonne éducation et sachant se comporter en société. Il y en a pléthore ! Pourquoi n'as-tu pas dit aux émissaires d'aller chercher ailleurs ? Ils auraient bien fini par trouver une jeune fille assez stupide pour se sentir flattée.

— Ils ne voulaient pas d'une bécasse. Ils te voulaient *toi*.

Charlotte eut un soupir excédé. Son frère était décidément obtus.

— Réfléchis, Adolphe. Le roi n'a que l'embarras du choix. Pourquoi moi ? Il y a forcément une raison cachée.

— Voyons, tu n'es pas n'importe qui.

Comment pouvait-on être aussi crédule ?

Mais Adolphe n'était pas si naïf que ça. Il essayait juste de l'amadouer, comme une gamine un peu demeurée qu'on pouvait aisément rouler dans la farine.

— Ce sont des étrangers. Ils ne me connaissent pas. J'ignore pourquoi ils m'ont choisie, mais je sais que la raison est forcément mauvaise. Parce que depuis que tu m'as annoncé la nouvelle, tu ne m'as pas une seule fois regardée dans les yeux !

Adolphe garda le silence un moment, avant de se décider à sortir une autre platitude.

— Sois positive, Lottie. Tu seras heureuse.

Charlotte dévisagea son frère. Elle le connaissait mieux que quiconque. Depuis la mort de leur père, survenue neuf ans plus tôt, il était le chef de famille. Il avait juré de la protéger. Il avait toujours loué sa valeur, et elle l'avait cru.

Elle aurait dû se méfier.

Comme tous les hommes, Adolphe considérait les femmes comme des pions qu'on pouvait aisément manipuler, sans aucune considération pour leurs sentiments personnels.

— Je serai heureuse ? Qu'en sais-tu ? Ce n'est pas parce que tu le dis que cela va se vérifier. Sais-tu seulement à

quoi j'aspire ? Quels sont mes désirs ? Tu ne m'as jamais interrogée à ce propos.

Adolphe poussa un soupir irrité. Il commençait à perdre patience, mais Charlotte s'en moquait. La colère la rendait téméraire.

— Je refuse de participer à cette farce. Dis au cocher de faire demi-tour tout de suite.

Les traits d'Adolphe se durcirent.

— J'ai signé le contrat de mariage. Il n'est pas question que tu te dérobes, Lottie. Tu l'épouseras.

— Non.

— Si.

— Je te préviens, si nous ne rebroussons pas chemin, je saute sur la banquette. Et tu sais ce qui se passera alors ?

— Non, mais tu vas sûrement me le dire.

— Mon corset est très fragile. Et comme je suis à la pointe de la mode, il est lacé très serré. Je suis complètement saucissonnée.

À tel point que, depuis un moment, elle n'avait plus de sensations dans la cage thoracique.

— Si je ressemble à une statue ridicule, comme tu dis, c'est parce que je ne peux pas bouger. Non, en vérité je n'*ose* pas bouger. Si je respire trop fort, le tissu va céder et je serai découpée en rondelles par les baleines !

— Oh, voyons, Lottie. Je sais que tu es un peu chamboulée, mais…

— Néanmoins, c'est une option que j'envisage très sérieusement si tu t'obstines à ne pas m'écouter. Mourir embrochée par son corset… Quelle triste fin pour une dame de qualité, n'est-ce pas ?

— Charlotte, arrête.

Elle en était bien incapable. Elle était hors d'elle et elle avait peur. Chaque lieue parcourue la rapprochait d'un avenir incertain. Elle ne comprenait pas pourquoi tout cela lui arrivait, et elle se sentait impuissante, insignifiante, stupide.

— Je te préviens, Adolphe, je vais le faire. Il reste à peu près… une heure de route ? Si j'y vais franchement, je me serai vidée de mon sang avant que nous n'ayons atteint Londres.

— Oh, miséricorde ! Je comprends que tu sois bouleversée, mais tu es dans l'outrance…

— Tu comprends ? Tu comprends ? Alors vas-y, explique-moi. Je suis curieuse de t'entendre. Non, je ne suis pas bouleversée. Et non, je ne suis pas « dans l'outrance ». Je suis furieuse. Et je n'arrive pas à respirer. Et tout ça, c'est ta faute. Alors je vais le faire, je vais m'empaler sur les baleines de mon corset et mourir exsangue sous tes yeux !

— Charlotte !

Elle retomba dans le silence. Son frère adoptait rarement ce ton cassant avec elle. C'était peut-être même la première fois. L'aimable Adolphe avait cédé la place au puissant duc de Mecklembourg-Strelitz et c'était… déroutant. Horripilant.

La petite fille qui subsistait en elle eut soudain envie de pleurer.

— Je savais bien que j'aurais dû me montrer plus ferme avec toi après la mort de nos parents, maugréa-t-il. J'ai été trop laxiste, je n'ai pas limité tes lectures, et je t'ai passé tous tes caprices. C'est entièrement ma faute si tu es si têtue et si tu t'estimes à tort capable de décider de ton avenir. C'est moi qui commande, et je t'ordonne d'épouser le roi.

— Pourquoi as-tu accepté de…

— Parce qu'il s'agit de l'Empire britannique et que nous sommes un minuscule duché germanique ! rugit-il.

Charlotte eut un imperceptible mouvement de recul.

— Nous n'avions pas le choix. *Je* n'avais pas le choix. Tu veux une explication, Charlotte ? Je n'en ai pas. Ou alors… elle serait terrible. Il est vrai que les gens comme eux n'ont jamais épousé les gens comme nous. Mais je ne peux pas refuser ! Je ne peux pas me faire un ennemi du monarque le plus puissant du monde. Alors tais-toi, fais ton devoir et sois heureuse !

Charlotte fixait son frère. Enfin il lui parlait avec franchise. Tous deux avaient la peau noire, ou plutôt d'un beau brun

chocolat. Et même si elle n'avait jamais vu George III, elle se doutait bien qu'il était blanc.

Elle savait ce que les Européens blancs pensaient des gens comme elle. Alors pourquoi ? *Pourquoi* le roi voulait-il l'épouser ?

Pourquoi acceptait-il de « polluer » sa descendance en s'unissant à une femme qui avait des origines africaines ?

Qu'est-ce que cela cachait ?

Adolphe soupira, et ses traits s'adoucirent.

— Je suis désolé, *Liebchen*. Mais admets qu'il y a pire destin que de devenir reine d'Angleterre.

Charlotte tourna les yeux vers la fenêtre et la campagne anglaise qui défilait, luxuriante, pleine de vie. On apercevait des champs, des forêts, de petits villages pittoresques. Ce n'était pas si différent de sa terre natale, même si elle n'avait pas encore vu un seul lac.

Un lac… Était-ce trop demander ?

— Reviendrai-je au château de Mirow ? demanda-t-elle à mi-voix.

— Sans doute que non, reconnut Adolphe, une note de tristesse dans la voix. Mais tu n'en auras nulle envie. D'ici un an, nous serons devenus bien trop rustiques à ton goût.

Charlotte eut le sentiment que si elle avait été ailleurs, ou si elle avait été une autre, elle se serait mise à pleurer. Hier encore, ses larmes auraient coulé. Des larmes brûlantes qu'elle aurait versées avec toute la passion de la jeunesse.

Mais elle serait bientôt reine.

Alors elle ne pleura pas. Comme si la Charlotte qui sanglotait et tempêtait avait brusquement été réduite au silence.

L'air navré, Adolphe se pencha vers elle.

— Écarte-toi, lui intima-t-elle. Tu vas froisser ma robe. Et il faut que je sois parfaite à mon arrivée, n'est-ce pas ?

Son palais l'attendait.